

# Moïse, l'incirconcis de lèvres

Par le professeur Albert Bensoussan

Cette drôle d'expression est un des attributs de Moïse, le bègue. Mandaté par la Divinité pour aller auprès de Pharaon plaider la cause du peuple hébreu, rassemblé depuis l'époque de Joseph dans la province de Goshen sur le delta du Nil, il se sent incapable de remplir sa mission. Il doit pourtant prononcer simplement cette phrase שלח את עמי *shala'h et 'ami* – cinq syllabes parfaitement transcrites en anglais dans le fameux *negro spiritual* : *Let my people go*. Le verbe *shala'h* שלח signifie dans ses multiples sens recensés dans le dictionnaire d'Abraham Elmaleh : Envoyer (d'où dérive le chalyar שליח = le messenger, l'envoyé qui aide les Juifs de la diaspora à « monter » en Israël), mais aussi congédier, répudier, exiler, divorcer. Or il s'agit bien pour les Hébreux de divorcer d'avec l'Égypte. Ces cinq mots, qui signifient moins « Laisse partir mon peuple » que « Renvoie mon peuple », sont répétés constamment, comme un leitmotiv, comme une obsession, à chacune des visites devant Pharaon, et avant l'annonce de chacune des dix plaies. Mais Moïse ne pourra le faire, le dire, parce qu'il a du mal à parler, il est bègue, n'est-ce pas ? et la légende – le *Midrash* – rapporte qu'il s'est brûlé aux lèvres par la volonté divine : en effet, cet enfant élevé à la Cour du Pharaon par sa mère adoptive Bithiah (notons que la Torah ne la nomme pas, à l'inverse du *Midrash*) a, un jour, d'un geste enfantin, fait basculer la tiare du monarque ; ce crime de lèse-majesté doit conduire à la mort, mais pour prouver que l'enfant a agi innocemment et sans volonté d'offense, il est soumis à une épreuve : devant lui une assiette de dattes et une assiette avec un tison ardent ; bien entendu, la main de l'enfant se dirige tout naturellement vers la douceur des dattes, mais l'intervention divine dévie son geste et c'est le tison que l'enfant porte à ses lèvres. Le prophète ne pourra pas parler, et pourtant il est l'intermédiaire de la divinité, choisi par Elle (*El*), son envoyé, son porte-voix, celui qui dictera plus tard la Loi à son peuple, et à travers lui à toute l'humanité – des Tables de la Loi aux Droits de l'Homme. C'est le paradoxe le plus éclatant, le plus étonnant, de toute la Torah. Pour l'exprimer, Moïse emploie

alors cette curieuse expression : ערל-שפתים *'arel sefatayim*, que d'aucuns ont traduit par « parole embarrassée » ou « lèvres obturées » – *'arel* signifiant « nu, dépouillé et incirconcis » –, mais les meilleurs traducteurs, suivant en cela la leçon de Rachi qui insiste, preuves multiples à l'appui, sur l'idée de circoncision, traduisent littéralement par « incirconcis de lèvres » (c'est ainsi que dit André Chouraqui, et dans sa foulée Claude Brahami). « Uncircumcised of lips », lit-on dans le *Hebrew and Chaldean Lexicon*, de Gesenius (1846). Rachi disait qu'on pouvait dire aussi « incirconcis d'oreille » pour désigner le sourd et « incirconcis de cœur » pour désigner celui qui n'en a pas, le sans-cœur. Cette expression imagée est répétée deux fois au second chapitre de *Chemot* – וארא *Va'era*. Elle est belle et poétique. Car qu'est-ce que la poésie – au dire du grand poète chilien Pablo Neruda (de son vrai nom Neftalí Reyes) ? La métaphore, voilà ce qui définit la poésie. La Torah, et, bien entendu, le *Tanakh*, en y associant le livre des Prophètes (נביאים *Neviim*) et des Écrits (כתובים *Ketouvim*), sont les plus riches en métaphores qu'on n'ait jamais écrits. Toute la Torah n'est-elle pas une métaphore ? Un transport de sens exprimé par l'image. La Torah est un livre d'images. Un livre de poésie.

Mais la métaphore est riche de sens, toujours multiples. Si la lecture de la Torah nous émerveille toujours, c'est parce qu'elle est inépuisable, c'est un puits de sens, d'enseignements, de vérités. Alors Moïse dit qu'il n'a pas été circoncis de la bouche – pas plus que de prépuce, disent certains en se fondant sur l'épisode de l'auberge en chemin où, Moïse étant menacé par Dieu lui-même qui veut le faire mourir (*Chemot*, 4, 25), Tsipora, son épouse, saisit un silex et circoncit leur enfant Gershom en s'écriant à l'adresse du Seigneur, en retrouvant le sens de l'alliance d'Abraham avec la Divinité : « Tu m'es uni par le sang, grâce à la circoncision ! » – mais Freud dit, au contraire, dans son essai *Moïse et le monothéisme*, que la circoncision était le signe qui rattachait le judaïsme à la religion égyptienne. Moïse, rappelons-le, est recueilli dans l'eau du Nil par la fille de

Pharaon qui lui donne son nom « Moshé » משה , ainsi appelé « parce que je l'ai retiré מִשִׁיתוּהוּ *méchtibou* des eaux » dit-elle, et élevé à la Cour, dans l'ignorance de la *Brit mila*. Sur ce point, le mystère reste entier.

Si donc Moshé dit à la Divinité (*Chemot*, 6, 12) que ses lèvres sont recouvertes d'un prépuce – *orla* ערלה –, pourquoi ne pas y voir la cloque de sa lèvre brûlée dans son enfance ? Et cela signifie qu'il n'a pas été ouvert à la parole. Cette idée d'ouverture est centrale dans le judaïsme qui, avant la prière de la *'Amida*, nous enjoint de demander à la Divinité d'ouvrir nos lèvres : « Mon maître ouvre mes lèvres et ma bouche dira ta louange ». De même peut-on dire de l'enfant que l'on circoncit à 8 jours qu'il s'ouvre ainsi au monde. Eh, bien ! Moïse a la bouche obturée, il ne parlera pas. C'est donc son frère Aaron qui portera sa voix. Et qui est donc, *de facto*, l'intermédiaire de l'intermédiaire. Dieu dit à Moïse : tu diras à Pharaon de laisser partir mon peuple et tu le menaceras d'une plaie, tu le feras de toute façon parce que j'endurcirai son cœur pour qu'il ne t'écoute pas ; mais c'est Aaron qui exprime cela de vive voix. D'ailleurs Aaron n'est pas seulement la voix de Moïse, mais aussi son instrument – Moïse est toujours dans la proximité du Ciel, alors qu'Aaron est toujours au ras du sol – : cette dualité est au cœur de l'opéra de Schonberg<sup>1</sup>



<sup>1</sup> Converti au protestantisme par opportunité sociale et professionnelle, Arnold Schonberg, en butte à l'antisémitisme et qui avait fait retour au judaïsme, notamment dans cet opéra, retrouvera le chemin de la

*Moses und Aron* (*Moïse et Aaron*), l'homme du Ciel et l'homme de la terre, le prophète et le prêtre, Moïse est l'inspirateur et Aaron l'organe, l'exécutant, ou disons le bras séculier. C'est Aaron qui jette son bâton divin devant le Pharaon et accomplit son premier prodige : le serpent qu'il a ainsi créé va dévorer tous les serpents des magiciens de la Cour. L'idée d'intermédiaire – d'intercession – est centrale dans la Torah. La Divinité est inaccessible, et la communication entre Dieu et les hommes ne peut se faire que par l'entremise du grand-prêtre (*Cohen Gadol*). Cette entremise se voit bien dans quelque chose d'aussi courant et important que la bénédiction des *Cohanim* : à l'heure de la bénédiction, tous les hommes qui se nomment Cohen – et donc descendant d'Aaron – se tiennent sur l'estrade devant l'Arche, déchaussés comme le fut initialement Moïse dans sa première rencontre avec la Divinité, au Buisson ardent ; ils recouvrent leur visage de leur talith, ils disparaissent dessous, nul ne peut les voir ni les regarder, ils ne sont qu'une voix (bégayante), répétant les paroles que le ministre officiant leur dicte, l'une après l'autre ; les descendants d'Aaron sont bien des intermédiaires. Mais tout de même, alors que la parole est expressément donnée aux prophètes, et que le nom d'une de nos prophétesses, Déborah, dérive de la « parole » *dibour* – דבורה דבור –, Moïse, lui qui est le plus grand et le premier des prophètes, est celui qui n'a justement pas la parole facile, qui est entravé de mots, qui est littéralement « incirconcis de lèvres », ainsi qu'il faut l'entendre. Inépuisable beauté d'une métaphore, à l'image de cette Torah, aussi inépuisable qu'inlassable en est sa lecture.

Albert Bensoussan

foi hébraïque en se reconvertissant au judaïsme à Paris, à la synagogue de la rue Copernic. En 1948, lors de la création de l'État d'Israël, il composera pour la circonstance : *Dreimal tausend Jahre* (« Trois fois mille ans »).

